

Comptes rendus

Jean-Pierre Sueur, *Charles Péguy ou les vertiges de l'écriture*, Paris, Édition du Cerf, 2021, 256 p.

« Ce livre est une réponse¹ » et une réplique magistrale adressée par Jean-Pierre Sueur, sous le titre incantatoire *Charles Péguy et les vertiges de l'écriture*, aux détracteurs – hélas toujours trop nombreux – de Charles Péguy, de son œuvre singulière, de ses idées parfois dissonantes, de sa personnalité entière et de son style impétueux.

Cet ouvrage, publié en 2021 par les Éditions du Cerf, issu de quarante ans de lectures et de recherches, vise à démonter point par point les différents reproches formulés à l'encontre du fondateur des *Cahiers de la Quinzaine* depuis plusieurs décennies : illisibilité croissante, nécessité impérieuse de séparer le vers de la prose, poétique sans reliefs, syntaxe bavarde, goût immodéré pour la répétition, engagement socialiste caricatural, vision du monde passéiste, pensée sénescence, écrivain guidé par une foi aveuglante, etc. Des sentences, critiques et anathèmes dont tout lecteur de Charles Péguy est malheureusement familier mais auxquels il ne peut assurément se résoudre.

Ainsi, Jean-Pierre Sueur, avec autant d'érudition que d'élégance, nous plonge dans une vertigineuse enquête au cœur de l'œuvre de Charles Péguy où chaque page se métamorphose en preuve, se meut en vibrant éloge, se veut réhabilitation rigoureuse de l'homme et de l'auteur. Une forme de plaidoyer en lisibilité des plus convaincants tant il est animé par l'intelligence critique, l'admiration éclairée et la reconnaissance sincère. Un livre qui se place en digne successeur des meilleures monographies de l'auteur de *Notre jeunesse* – que l'on pense notamment aux ouvrages de Robert Burac, Simone Fraisse ou Géraldi Leroy – et qui, par sa dimension

1. Jean-Pierre Sueur, *Charles Péguy ou les vertiges de l'écriture*, op. cit., p. 9.

COMPTES RENDUS

volontairement englobante, vient à la fois apporter un éclairage salutaire à la lecture de Charles Péguy, notamment en matière d'analyse poétique, et offrir aux curieux de passage comme aux amateurs éduqués une somme indispensable à une analyse renouvelée de son œuvre.

Mais, Jean-Pierre Sueur, en universitaire rompu à l'exercice de l'analyse littéraire, ne tombe jamais dans le piège du panégyrique aveugle ou du discours hagiographique. L'ouvrage souhaite rendre compte, avec objectivité, exigence et lucidité, de la puissance dialogique des écrits de Charles Péguy, de leur singulière modernité, de la conception symphonique de l'écriture qui y affleure, du mouvement intarissable qui les guide. De fait, le livre de Jean-Pierre Sueur est une savante composition fondée sur des articles écrits entre les années 1983 et 2018. Une forme de traversée, en miroir de son sujet, qui suit l'évolution de sa pensée, du linguiste influencé par le structuralisme, à l'homme politique, sénateur du Loiret, résolument engagé dans les combats de son temps. Aussi, ce livre peut-il être lu comme une sorte d'anthologie personnelle, des morceaux choisis qui rendent compte d'une puissante expérience du texte péguyste et en tissent une défense et illustration passionnées.

Organisé en constellation, *Charles Péguy et les vertiges de l'écriture* se concentre en premier lieu sur les grands principes qui régissent la poésie propre à l'œuvre péguyste, puis évoque longuement, et avec toute l'acuité intellectuelle de leur auteur, un chef-d'œuvre encore trop méconnu, *Ève*, avant de s'achever sur les liens qui unissent la production de Charles Péguy et sa pensée politique. Notons, non sans respect et amitié, qu'à l'image de son vénérable prédécesseur, Jean-Pierre Sueur n'évite pas quelques réitérations. Mais, il faut bien admettre que ces dernières sont pleinement assumées et tendent à signifier toute l'intensité, la cohérence, la modernité et la singularité d'une œuvre qui semble en perpétuel mouvement.

Enfin, ce livre est un hommage rendu à deux figures tutélaires qui ont tant apporté aux études péguystes et à *L'Amitié Charles Péguy* : Julie Bertrand-Sabiani et Géraldi Leroy. Deux universitaires, aujourd'hui disparus, dont l'apport critique et théorique fut absolument capital dans le renouvellement des études sur Charles Péguy et auxquels Jean-Pierre Sueur ne manque pas de témoigner sa profonde reconnaissance.

COMPTES RENDUS

Poétique

L'étude de Jean-Pierre Sueur débute par l'évocation du premier livre publié par Charles Péguy, en 1897, sobrement intitulé *Jeanne d'Arc*, un drame en trois actes, vendu à un seul et unique exemplaire lors de sa parution. Et pourtant, ce texte éminemment littéraire mérite que l'on s'y attarde tant sa composition révèle de l'art poétique de son auteur et étonne le lecteur par « [...] la disposition des phrases et des vers sur les pages, [c'est] le jeu de l'écriture et de l'espace où elle s'inscrit, [c'est] la parole et le silence². »

Cette première publication peut en effet apparaître comme la matrice originelle de la production de Charles Péguy puisqu'elle contient en elle les germes, motifs, intonations de ces futures créations. Un livre où se confondent le tout et les parties de l'œuvre à venir. Comme le rappelle si justement Jean-Pierre Sueur : « L'illusion chronologique nous conduit en effet trop souvent à croire qu'une œuvre se constitue, livre après livre, en une continuité où l'on discernera après coup étapes, inflexions, tournants et approfondissements. La réalité est bien différente³. »

S'appuyant sur une analyse particulièrement précise du texte en question, Jean-Pierre Sueur attire notre attention sur un premier élément caractéristique de l'écriture de Charles Péguy : le mouvement. Car, non seulement cette *Jeanne d'Arc* initiale contient les premiers alexandrins de l'auteur mais surtout ces derniers semblent littéralement moulés dans la structure interne de la prose, « naissent de la prose, d'une culmination du mouvement de la prose, [...] d'une cristallisation de la prose⁴. »

Cette mobilité du style de Charles Péguy se traduit par une syntaxe étonnante, faite de mélanges, de ruptures, de contrastes, de ressassements, de paradoxes harmonieux, d'oxymores facétieux, d'une symbiose absolue entre horizontalité et verticalité, entre immanence et transcendance. Là où certains dénoncent des facilités de composition, Jean-Pierre Sueur rappelle combien un tel processus de création requiert d'efforts pour densifier et déployer toute la portée sémantique et stylistique désirée.

2. *Ibid.*, p. 19.

3. *Ibid.*, p. 20.

4. *Ibid.*, p. 22.

COMPTES RENDUS

Ainsi, l'écriture de Charles Péguy procède-t-elle d'un savant mélange entre l'infime et l'infini, pense chaque mot et chaque syllabe comme écho aux précédents et anticipation du suivant, ressasse continuellement son sujet sans jamais se satisfaire de ce qui advient. Une écriture exigeante, parfois douloureuse : « [...] une écriture faite d'horizontalité et de verticalité où les rythmes, les rimes, la métrique, la syntaxe et le lexique, indissociablement, font sens, où toutes les places de la topologie sont significatives, où les images ne sont pas ornements, où les milliers de mots disposés sur les pages blanches sont un manifeste pour changer l'ordre des choses⁵. »

Le second texte convoqué par Jean-Pierre Sueur en appui de son étude stylistique est *Victor-Marie, comte Hugo*, publié en 1910. Après le mouvement, c'est sur la perméabilité naturelle des frontières, normativement admises, entre la prose et le vers péguystes que l'auteur met l'accent. Pour Jean-Pierre Sueur, les écrits poétiques et polémiques de Charles Péguy procèdent en effet naturellement d'un seul et même souffle, tout comme le discours réflexif et sa mise en pratique effective, puisqu'ils transportent des idées communes et sont pensés indifféremment par leur auteur.

Par ailleurs, Jean-Pierre Sueur rappelle qu'en évoquant Victor Hugo, ses vers, ses discours, les ramifications de sa pensée, sa conception de la littérature, et plus particulièrement de la poésie, Charles Péguy s'observe et livre sa vision de l'écriture comme acte de naissance singulier, à l'issue toujours éphémère et nécessitant un constant approfondissement : « On ne saurait croire combien de fois il a manqué, tenté, essayé, recommencé, certains morceaux, certains vers et certaines strophes avant d'atteindre en un jour de bonheur, à la plénitude. Combien de fois il a lancé dans tous les sens des essais avant d'obtenir une fois le morceau. Des essais qui ne lui revenaient jamais sur la conscience, puisqu'il les publiait, puisqu'il publiait tout⁶. »

Victor Hugo devient, par la force de la comparaison, prétexte à une analyse au sein de laquelle Charles Péguy se projette, se diffracte, se révèle. Évoquant la quête de l'auteur des *Contemplations* de la pureté de

5. *Ibid.*, p. 40.

6. *Victor-Marie, comte Hugo*, CQ XII-1, 23 octobre 1910, PL. III, p. 272.

COMPTES RENDUS

la rime, il parle nécessairement de son penchant pour le « remplissage » et la « sédimentation⁷ », né d'une volonté inextinguible de trouver le mot juste et qui, de fait, justifie l'abolition des démarcations génériques entre vers et prose. Une recherche formaliste, aux accents parnassiens, doublée d'un discours réflexif que beaucoup de ses contradicteurs ont délibérément choisi d'occulter. Ainsi, c'est en lecteur passionné de Victor Hugo que Charles Péguy pense, construit et affine par une éclairante mise en abyme l'art poétique qui sous-tend toute sa production d'auteur.

Le troisième élément consubstantiel à la poétique péguyste, tient en la conscience aigüe que possède l'auteur du phénomène d'écho synchronique et diachronique qui unit l'ensemble de ses textes. Une relation intime que le théoricien de la littérature Gérard Genette désigne, dans son essai *Palimpsestes*⁸, sous le terme savant d'hypertextualité⁹. Comme Jean-Pierre Sueur le rappelle, fort à propos, l'œuvre de Charles Péguy est sortie d'explications de textes et de commentaires métatextuels mais elle est surtout composée de liens discrets, de solidarités mystérieuses, de fils sinueux tissant ensemble les différents motifs d'une même toile. Car, où ses adversaires voient de quelconques répétitions, Jean-Pierre Sueur insiste sur l'impérieuse nécessité d'une telle démarche auctoriale. En effet, chez Charles Péguy l'idée étant première, rien n'est effacé, tout se superpose en multiples tentatives de réécritures successives qui reflètent une pensée qui jamais ne se fige. Ainsi, des liaisons internes surgissent dans une phrase qui reprend, allonge, nuance une autre mais sans jamais en renier l'intuition première. De fait, l'écriture de Péguy procède : « [...] d'une ligne, nourrie d'incises et de dérivations où le mot juste est sans cesse ajusté, car la réalité est multiple et changeante, vivante en somme. Le temps de prononcer une parole, un mot, elle est déjà ailleurs ; il faut un autre mot pour la rattraper puis un autre encore, et cela sans cesse¹⁰. »

7. *Ibid.*, p. 261.

8. Gérard Genette, *Palimpsestes*, Paris, éditions du Seuil, collection « Poétique », 1982, p. 10.

9. Cette notion désigne, d'après Gérard Genette, « toute relation unissant un texte B (hypertexte) à un texte antérieur A (hypotexte) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire métatextuel. »

10. Éric Thiers, préface à Charles Péguy, *De la grippe, Encore de la grippe, Toujours de la grippe*, Paris, éditions Bartillat, 2020, p. 13-14.

COMPTES RENDUS

C'est pourquoi, eu égard à la conscientisation extrême du phénomène, Jean-Pierre Sueur peut affirmer raisonnablement que toute l'œuvre de Charles Péguy nécessite d'être lue, pensée et étudiée comme une « entité autonome de dépendances internes¹¹ » où rien ne se conçoit ni ne s'exprime isolément.

Enfin, la poétique de Charles Péguy se caractérise par sa plurigénéricité. Jean-Pierre Sueur évoque, de la première *Jeanne d'Arc* (1897) en passant par *La Chanson du roi Dagobert* (1903), *Le Mystère des saints Innocents* (1912), les *Tapisseries* (1913) et la *Ballade du cœur qui a tant battu* (posthume), le goût revendiqué de l'auteur pour une écriture pleinement perméable et attachée au mélange des genres. Ainsi, retrouve-t-on, d'une page à l'autre, versets, prose poétique, alexandrins, sonnets, couplets, ballades et quatrains, au service d'une combinaison des registres tragique, comique, parodique, polémique, satirique, profane et spirituel. De fait, la « poétique de Péguy ne récuse aucun registre. Cela tient à ce qu'elle est, souvent, ce qu'on pourrait appeler une écriture performative, c'est-à-dire une écriture qui se donne comme étant en train de s'écrire¹². »

Les rythmes d'Ève

Au cœur de *Charles Péguy et les vertiges de l'écriture*, Jean-Pierre Sueur propose une éminente étude d'*Ève*, ouvrage publié en décembre 1913, qui représente à ses yeux la quintessence absolue de l'art poétique de Charles Péguy. En effet, ce long poème est assurément une prouesse stylistique : les « quadraïns »¹³, climats¹⁴, vers, rimes et syntagmes se juxtaposent harmonieusement en une vaste tapisserie où chaque pièce vient en éclairer une autre tout en pouvant être lue de manière parfaitement autonome. L'auteur s'y dévoile en véritable artisan, revenant à la source même de la *poiesis* antique, ayant à cœur de rendre visible la structure, les arcanes énigmatiques et les étapes de fabrication du texte à rebours d'une vision herméneutique de la poésie défendue par nombre de ses

11. Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, collection « Arguments », p. 157.

12. Jean-Pierre Sueur, *op.cit.*, p. 98.

13. Charles Péguy a lui-même choisi cette dénomination et cette graphie.

14. Terme utilisé par Charles Péguy pour désigner les différentes parties de son ouvrage.

COMPTES RENDUS

contemporains les plus illustres. L'écriture d'*Ève* est ainsi évoquée par le poète : « Comme dans une tapisserie, les fils passent, disparaissent et reparaissent, et les fils ici ne sont pas seulement les rimes, au sens que l'on a toujours donné à ce mot dans la technique du vers, mais ce sont ces innombrables rimes intérieures, assonances, rythmes et articulations de consonne, tout un immense appareil aussi parfaitement docile que celui du tisserand¹⁵. »

Jean-Pierre Sueur livre ensuite à ses lecteurs une explication de texte d'une précision inouïe qui rend rigoureusement compte de l'unité sémantique, phonique, syntaxique et poétique d'*Ève*. Chaque strophe, explique-t-il, amplifie la précédente et anticipe celle à venir, chaque vers est à la fois une réponse et un questionnement, un mot, un son, une simple inflexion ou un silence suffisent à créer une onde qui s'entrechoque avec une autre. Un ensemble qui confine résolument au vertige tant ses multiples entrecroisements reflètent le perpétuel mouvement qui les anime. L'achèvement du vers y est d'ailleurs résolument artificiel puisqu'il s'apparente davantage à une pause, à une sorte d'acmé fugitive qui prépare la prochaine déferlante. Ainsi, sommes-nous conjointement lecteur d'un texte parfaitement ciselé et observateur du processus de création qui l'a complexement enfanté.

De fait, cette volonté constante d'entrelacement en un courant intarissable où « les mots sont des choses, le langage est substance¹⁶ » force nécessairement l'admiration tant elle réclame d'efforts, d'engagement et de constance. Jean-Pierre Sueur y décèle un désir brulant de créer une œuvre totale, en épuisant son sujet – ce qui explique ses variations continues, le refus de la chronologie et l'absence d'enchaînement logique – au risque de s'épuiser soi : « Nous sommes épuisés de travail et de peine¹⁷. » écrit ainsi Charles Péguy à Romain Rolland le 16 août 1913. À ce titre, et comme souvent avec les textes péguystes, c'est une œuvre qui demande une implication active, pleine et entière du lecteur puisque ce dernier doit accepter de plonger dans le torrent lexical et sonore qui se

15. *L'« Ève » de Péguy*, OPD, p. 1535-1536.

16. Jean-Pierre Sueur, *op.cit.*, p. 130.

17. Cité par Albert Béguin, *L'Ève de Péguy, essai de lecture commentée suivie de documents inédits*, Paris, Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, La Bergerie, 1948, p. 6, note 1.

COMPTES RENDUS

déchaîne sous ses yeux, au risque de s'y noyer au moindre relâchement de son attention.

Un texte poétiquement exigeant qui, rappelle Jean-Pierre Sueur, remet également en question la vision, communément admise dans les milieux académiques de l'époque, d'une œuvre littéraire composée comme un système clos et clairement borné puisque toute l'Ève de Charles Péguy relève d'un flot continu, d'une tentative d'exhaustivité intégrale, repousse sans cesse son propre achèvement, refuse toute linéarité, n'offre aucun sens de lecture préétabli, s'émancipe des normes poétiques en vigueur et cherche à abolir toute forme de frontière générique, lexicale, syntaxique ou mélodique.

Enfin, cette clef de voûte de *Charles Péguy et les vertiges de l'écriture*, s'achève sur une relecture d'un des climats les plus décriés par la critique de l'Ève de Charles Péguy, celui du « monde moderne ». Nombre de lecteurs ont en effet cloué au pilori ce texte pour ses prétendues facilités verbales et ses emportements qui annihileraient sa portée sémantique. Jean-Pierre Sueur propose une réhabilitation des plus convaincantes de ce morceau de bravoure poétique arguant de sa singulière modernité formelle que reflètent sa performativité, sa réflexivité, son incarnation scripturale et sa combinaison assumée de termes poétiques et prosaïques, autant que de sa modernité intellectuelle qui s'exprime avec force dans l'évocation des contradictions, des illusions et des vices d'une époque arc-boutée derrière l'idée de progrès. Mais, une fois encore, un tel accès au sens profond du texte nécessite un effort supplémentaire du lecteur mais « [...] dès lors que l'on s'emploie à déceler toutes les harmoniques qui sont parties intégrantes d'une diatribe trop souvent décriée, on découvre l'œuvre foisonnante comme une constellation issue des ombres.¹⁸»

La littérature est un combat

Dans la dernière section de son ouvrage, en grande partie issue d'articles rédigés conjointement avec Julie-Bertrand Sabiani, Jean-Pierre Sueur s'attache aux liens, parfois sibyllins et apparemment contradictoires, qui unissent la pensée politique de Charles Péguy et sa production manuscrite.

18. Jean-Pierre Sueur, *op. cit.*, p. 201.

COMPTES RENDUS

Il rappelle les origines modestes de l'auteur, sa mère rempailleuse, son enfance orléanaise à l'ombre du faubourg de Bourgogne, le charron Louis Boitier, sa rencontre avec Théophile Naudy qui affectera radicalement la trajectoire de son existence, etc. Un homme qui n'oublie jamais d'où il vient et n'a de cesse de raviver la mémoire populaire qui irrigue ses écrits depuis leur naissance, à l'image des hussards noirs qu'il croisait lorsque ces derniers sortaient de l'École normale des instituteurs et qui « ne s'étaient aucunement retranchés ni sortis du peuple. Du peuple ouvrier et paysan.¹⁹ » Un écrivain qui croit intimement que « les mots vivent plus longtemps que les pierres²⁰ » et qui portent au cœur le souvenir de celles qui ont jalonné sa jeunesse. Un intellectuel qui préfère connaître l'avanie et la solitude plutôt que de trahir ses origines.

Jean-Pierre Sueur s'attache également à mettre en relief la pensée résolument prophétique de Charles Péguy qui, à l'aube du XX^e siècle, avec une acuité aussi douloureuse que saisissante, prend conscience du péril totalitaire à venir et anticipe les ravages du fanatisme politique. Ainsi, dès la création, en 1899, des *Cahiers de la Quinzaine*, Charles Péguy et ses collaborateurs s'engagent résolument, au nom de « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité²¹ », dans la sauvegarde des libertés publiques, la défense des peuples opprimés et la dénonciation des dérives autocratiques dans toute l'Europe. Une écriture journalistique et politique mise au service de l'action publique et de l'exhibition idéologique, un « devoir de veille, une obligation de vigilance intellectuelle et morale²² », un engagement transnational à rebours de l'image tronquée d'un Péguy nationaliste, encore trop souvent véhiculée par les chantages du déclinisme, et d'une modernité stupéfiante.

Une plume taillée pour le combat et un idéal révolutionnaire nés, nous rappelle Jean-Pierre Sueur, des soubresauts de l'Affaire Dreyfus. Charles Péguy tenait en effet la lutte pour la réhabilitation du capitaine éponyme – et des valeurs de liberté, d'équité, de fraternité, de probité, de justice et de vérité qui s'y rattachaient – pour un horizon intellectuel et moral universel, ayant vocation à transcender les frontières nationales

19. *L'argent*, CQ XIV-6, 16 février 1913, *PL. III*, p. 803.

20. Jean-Pierre Sueur, *op. cit.*, p. 207.

21. *Lettre du Provincial*, CQ I-1, 5 janvier 1900, *PL. I*, p. 291.

22. Jean-Pierre Sueur, *op. cit.*, p. 217.

COMPTES RENDUS

et à illuminer toutes les sociétés modernes. Un héritage œcuménique, né dans le creuset de la Révolution française de 1789, que Charles Péguy considère comme un absolu à sauvegarder de toutes les compromissions et abjurations politiciennes, une « excavation, un approfondissement, un dépassement de profondeur²³ » digne de tous les sacrifices.

Cette détermination chevillée au corps, Charles Péguy l'incarna pleinement dans la création, le 1^{er} mai 1898, de sa librairie – préférant ainsi renoncer à une brillante carrière de fonctionnaire pour défendre ses idées – mais aussi et surtout de son journal, *Les Cahiers de la Quinzaine*, véritable instrument de lutte et d'émancipation intellectuelles. Deux réalisations pensées en réaction à la dérive coercitive des instances socialistes de l'époque : « Quand en 1899, je sortis écrasé du congrès de Paris, du premier congrès national écœuré du mensonge et de l'injustice nouvelle qui s'imposait au nom d'un parti nouveau, la résolution me vint en un coup de révolte spontané, de publier ce que mes amis sentaient, pensaient, voulaient, croyaient, savaient²⁴. »

Jean-Pierre Sueur dissipe ainsi un malentendu fréquent qui voudrait que Charles Péguy ait renoncé au socialisme et insiste sur le fait que l'auteur l'est, bien au contraire, toujours demeuré profondément tout en évoluant vers un socialisme critique, « en marge du socialisme officiel²⁵ », intransigeant, refusant les compromis, absolument intraitable lorsque la justice et la liberté sont mises à mal. L'exemple le plus célèbre de cette intransigeance morale est la relation tumultueuse que Charles Péguy entretint avec Jean Jaurès, passant de l'admiration absolue à l'exécration définitive en raison, selon lui, de la propension de ce dernier à favoriser l'unité, le pardon et le compromis en lieu et place de la clairvoyance, de la justice et de la vérité. En effet, Charles Péguy est de ceux qui font toujours primer la mystique – c'est-à-dire l'idée première et les valeurs qui en découlent – sur la politique – à entendre comme action publique – au risque de se retrouver isolé et abhorré par nombre de ses anciens camarades.

Ainsi, Jean-Pierre Sueur analyse la pensée politique de Charles Péguy

23. *Avertissement*, CQ V-11, 1^{er} mars 1904, *PL. I*, p. 1306.

24. *Pour moi*, CQ II-5, 28 janvier 1901, *PL. I*, p. 667.

25. Géraldi Leroy, *Les idées politiques et sociales de Charles Péguy*, service de reproduction des thèses de Lille, 1980, p. 118.

COMPTES RENDUS

en usant de deux outils essentiels qui manquent à ses contradicteurs et sont absolument nécessaires à qui voudrait la découvrir : la complexité et la nuance. Penser l'engagement intellectuel de Charles Péguy c'est en effet accepter les paradoxes, le tumulte, la fièvre, le remord, la bravade, la contradiction pour mieux aborder aux rivages d'un esprit intègre, honnête et droit où chaque idée le traversant fait partie d'une mosaïque composite où seul le reniement n'a pas sa place.

L'ouvrage se conclut sur une anecdote qui dit tout du manque de reconnaissance dont souffre encore Charles Péguy auprès du grand public mais aussi de l'infatigable engagement de Jean-Pierre Sueur pour la réhabilitation de l'écrivain orléanais : invité, en 1996, en tant que maire d'Orléans, pour une séance du conseil d'administration ayant pour but de baptiser un nouveau lycée de l'agglomération, Jean-Pierre Sueur propose tout naturellement que l'établissement prenne le nom de « Lycée Charles Péguy ». Devant l'hostilité du corps enseignant et des représentants extérieurs, leur défiance marquée du sceau de l'ignorance et leurs préjugés tenaces, Jean-Pierre Sueur anime alors « un des débats politiques les plus difficiles²⁶ » de sa carrière. Une lutte ardente mais une victoire ô combien symbolique !

« Alors, Péguy, trop vieux²⁷ » ? Aux lecteurs de *Charles Péguy et les vertiges de l'écriture* est ainsi exposée une réponse claire, dans un ouvrage essentiel, à valeur d'œuvre totale, un livre emporté et généreux, une analyse flamboyante et rigoureuse, un parcours rétrospectif mais résolument tourné vers l'avenir, une prière laïque en faveur d'un auteur qui n'a jamais eu autant à nous transmettre.